

Groupe d'étude « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

11/04/2001

L'homme converti (suite)

"De signes sanglants ils jalonnèrent la route qu'ils suivaient, et leur folie enseigna que par le sang se prouve la vérité. Or, de la vérité, le sang est le plus mauvais témoin : le sang infecte la plus pure doctrine pour en faire un délire encore et une haine des coeurs"
(Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, "Des prêtres", cité dans *L'antéchrist*, par. 53)

La religion de l'esprit, la religion de l'homme converti, est une religion triste, la mélancolie liée au mal d'être devant finalement l'emporter sur la crainte de mal agir. Car c'est sur le malheur des hommes que s'établit l'universalisme de Paul.

Cette mélancolie, mélancolie propre à ceux qui se sont réfugiés dans un monde du "comme si", tant celui qui existe paraît leur faire peur, Nietzsche, qui déclarait aimer la vie, et l'aimer pour elle-même, ne pouvait la supporter : il y voyait le symptôme par excellence de la décadence, de la déchéance, de cette faiblesse honteuse qui a nom "homme", à laquelle il se devait de dire absolument non. Le paradoxe de la démarche de Nietzsche est que, pour affirmer, il a fallu qu'inlassablement il nie, il dénonce, il affronte, il invective, il détruit, avec un maximum de virulence. Dans l'une de ses dernières oeuvres, *L'Antéchrist* (rédigé en 1888, peu de temps avant que Nietzsche ne sombre dans la folie, *L'Antéchrist* a été publié pour la première fois en 1895 : il sera cité ici dans la traduction de J.C. Hémerly réalisée à partir du texte établi par G. Colli et M. Montinari, Gallimard, Folio/Essais, 1990, appelé par le sigle AC), signé précisément "Nietzsche, l'Antéchrist", il s'en est pris avec une violence inouïe au Dieu castré du christianisme (Nietzsche avait envisagé de sous-titrer son livre "Imprécation contre le christianisme"), dont l'inventeur, le déplorable instigateur, est à ses yeux Paul, auquel il reconnaît du même coup la dignité, ou plutôt l'indignité de prince des philosophes : celui qui, le premier, précédé peut-être par Socrate, est allé au plus loin dans l'effort en vue de fonder la pratique de la pensée, sur le rejet de la vie. Or Paul, lui qui a fait de l'abaissement de l'homme une pensée, pensée qui, en conséquence, ne pouvait être qu'une pensée basse, est, aux yeux de Nietzsche, l'aboutissement, le produit logique du judaïsme, celui avec lequel se referme la

boucle de ce qu'il appelle le "judéo-christianisme", judaïsme et christianisme étant finalement confondus dans cette tentative d'abaissement de l'homme qui prend pour instrument principal sa culpabilisation.

Celle-ci n'est pas propre à toutes les religions : Nietzsche a des sympathies, ou du moins une certaine indulgence, pour le bouddhisme, auquel sont consacrés les paragraphes 20-23 de *L'Antéchrist* : il reconnaît au bouddhisme le caractère d'une religion civilisée, "la seule religion *positiviste* que nous montre l'histoire" (AC, p. 30, par. 20), ce qui vient du fait qu'elle isole complètement le thème de la souffrance de celui de la culpabilité. Que l'humanité souffre de toutes les façons possibles et imaginables, c'est un fait incontournable et regrettable ; qu'elle l'ait mérité par ses péchés, c'est l'invention monstrueuse du christianisme .

Ceci nous ramène en apparence du côté de Freud : le christianisme ne serait qu'une refonte du judaïsme, une simple variation sur un thème de base demeuré inchangé. Comme Freud, Nietzsche est particulièrement attentif à la dimension sentimentale du christianisme, dont les doucereuses effusions, qui l'irritent particulièrement, n'ont fait qu'enrober dans un rideau de fumée l'idée fondamentale qui traverserait toute la Bible selon laquelle l'homme doit être puni pour une faute inexpiable dont sa nature d'homme est entachée de manière essentielle, puisqu'elle définit consubstantiellement cette nature. Pourtant Nietzsche est loin d'interpréter ce ramollissement, qui serait la marque de fabrique du christianisme, comme une atténuation, le choix d'une position de retrait, ainsi que le faisait Freud avec sa théorie du passage de la terrible religion du Père à l'apaisante religion du Fils. Bien au contraire, il y voit l'exacerbation d'un principe initial poussé à la limite de ses potentialités : "Le chrétien, cette *ultima ratio* du mensonge, c'est là encore une fois le Juif, encore trois fois le Juif", (AC, p. 59, par. 44). Le christianisme, dans sa version paulinienne principalement, représente en quelque sorte l'extrémisme des faibles réunis dans leur unanime conspiration contre la vie pour laquelle ils ont adopté le déguisement commode du cosmopolitisme apatride ; conspiration qui, il faut le reconnaître a réussi dans la mesure où l'homme, ce que nous appelons aujourd'hui de ce nom, se définit précisément, suite à l'opération réactive du judéo-christianisme menée à son terme, par ce triomphe sur les forces de la vie qui les a réduites à leur plus simple expression. On dirait presque que le vrai crime contre le père, la castration qui a consisté à lui ôter ses attributs sacrés pour mieux lui ouvrir le chemin qui mène au cœur, c'est le christianisme qui l'a commis, le judaïsme n'ayant fait en réalité que lui préparer le terrain en forgeant le vague concept de ce que Nietzsche appelle d'une curieuse formule "le monotono-théisme" (AC, p. 30, par. 19).

Le christianisme serait donc un judaïsme que le fait d'avoir été modéré a paradoxalement radicalisé, en lui faisant rendre au maximum ses effets négateurs, réducteurs qui le définissaient dès le départ. Mais qu'est-ce que Nietzsche entend au juste par "judaïsme"? Et, bien sûr, en soulevant cette question, on s'engage sur un terrain extrêmement dangereux et incertain, où il est difficile, voire impossible,

de s'avancer sans arrière-pensées : celui de l'antisémitisme de Nietzsche. Celui-ci n'arrête pas de dire qu'il n'a absolument rien contre les Israélites en tant que tels, en tant que ce peuple qu'ils déclarent être, à ceci près néanmoins qu'il ne leur trouve aucune excuse pour le fait de s'être laissés judaïser par leurs prêtres, ce qui n'était pas du tout une fatalité. En effet, là se situerait l'apport fondamental du judaïsme à la civilisation, si toutefois on peut parler à cet égard d'un apport : lui, et nul autre, a inventé cette caste instruite qui a tiré prétexte du prétendu savoir qu'elle avait concernant Dieu et ses volontés pour s'immiscer dans la vie des gens, dans leur existence intime, et a ainsi édifié son pouvoir sur sa capacité à brimer les forces de la vie. Il y a aurait de ce point de vue une intéressante comparaison à faire entre la figure du prêtre tracée par Michelet, à partir du modèle du Jésuite, et celle tracée par Nietzsche sur le modèle du rabbin. Cette comparaison prendrait place dans le cadre d'une histoire de la diffusion du voltairianisme au XIXe siècle.

Le prêtre est l'artificier des forces réactives, l'expert en ressentiment qui a trouvé le moyen de retourner le bien, ce qui renforce la manifestation de la vie, en mal, et le mal, ce qui affaiblit cette manifestation, en bien, créant du même coup tout un monde d'illusion et de fiction dans lequel ce retournement des valeurs devînt crédible. Il y a là, bien sûr, un avatar de l'idée feuerbachienne du "renversement" telle qu'elle est exposée dans *L'essence du christianisme*, à partir de la thèse selon laquelle "l'homme affirme en Dieu ce qu'il nie en lui-même", ouvrant ainsi son espace de jeu à une logique de la compensation et du sacrifice (voir à ce sujet les explications données par P. Sabot dans *L'essence du christianisme, Introduction, chap. 2, "L'essence de la religion en général"*, éd. Ellipses, 2000, p. 71 et sq.). L'homme est l'être qui s'est séparé de sa propre essence, la question étant alors posée des conditions dans lesquelles il pourrait la récupérer: se profile alors la thèse du surhomme, c'est-à-dire de l'homme redevenu vraiment et totalement homme.

Ce que Nietzsche appelle "judaïsme", sur des bases historiques très imprécises, et pourrait-on dire systématiquement imprécises, car il s'agit pour lui avant tout d'un "type psychologique", c'est l'esprit-prêtre, cette gigantesque machination contre la vie dont le christianisme lui paraît être la forme aboutie, avec "ce monde étrange et malade dans lequel les Evangiles nous introduisent - un monde qui semble tiré d'un roman russe, où la lie de la société, la névrose et l'"enfantine" idiotie semblent s'être donné rendez-vous" (AC, p. 44 , par. 31).

Jésus était lui-même, tel que Nietzsche le voit, une sorte d'innocent dostoïevskien, un illuminé inculte, un demeuré, un égaré, qui a d'autant plus suggestionné ceux qui se sont reconnus en lui que ses paroles étaient privées de sens (Nietzsche dénonce avec virulence la vision héroïsée du Christ développée par Renan, qui est à ses yeux une mystification, encore entachée d'un cléricalisme indélébile, AC, par. 29) : il a fallu un véritable tour de force pour faire de cet innocent, travesti en "Christ", une image de la pénitence. C'est pourquoi il est impossible de reconnaître la moindre valeur théorique à son enseignement, qui était tout au plus pratique : il prêchait par l'exemple, en créant un modèle-type de comportement dont le principe

est la non-résistance, l'abandon, le renoncement ; il a été vraiment, et jusqu'au bout, l'homme du "ne pas", de l'abstention, et rien de plus. C'est pourquoi il n'est sérieusement pas possible de lui imputer la responsabilité de la mise en place de ce système de culpabilité généralisée que le christianisme est devenu après sa mort en développant les tendances déjà latentes dans le judaïsme. Ce système devait avoir un autre inventeur, celui qui a incarné historiquement sous sa forme absolue la figure du prêtre : Paul, le grand maître en prêchi-prêcha, le spécialiste de la pensée vaseuse, de tout ce qui constitue le fonds de commerce de ce que nous appelons aujourd'hui culture, qui n'a pour contenu que la négation de la nature et pour quoi Nietzsche ne trouve pas de mots assez durs, immondice, vermine, maladie honteuse, chancre, moisissure, gangrène, pollution, poison, etc.

Jésus a été l'homme de la mort nue, celui qui a donné en spectacle à l'humanité ce qu'il y a en elle de mortel, rien de plus : et il ne pouvait vraiment pas faire davantage que donner cet étalage de morbidité auquel il fallait être bien fatigué soi-même pour se complaire. Mais Paul, le docteur, est celui qui, en recouvrant cette puanteur de charogne des nuées de l'encens qui pourraient bien être aussi une réminiscence perverse de la fumée des anciens sacrifices, a entrepris de donner, au-delà de sa réalité simplement mortelle, un sens, mieux encore un sens transcendant, à cette mort, en expliquant qu'elle devait servir à quelque chose. A quoi ? Au rachat du péché qui est au coeur de l'homme. C'est Paul qui a inventé la légende qui a fait rétrospectivement de la mort de Jésus, devenu "le Christ", un sacrifice, offert en expiation en vue de donner aux hommes la possibilité, tout en leur montrant la nécessité, de rentrer sous la justice de Dieu. C'est pourquoi il fallait, dans la vision que Paul en a bricolée, que la mort de ce Christ fabriqué de toutes pièces fût suivie de sa résurrection, ce qui en changeait de fond en comble la portée et la signification : dans la perspective de la résurrection s'installait du même coup la promesse d'un passage entre la mort et la vie, et d'un échange entre la vie et la mort, dans un climat de pardon et de récompense tenant du plus vil esprit de marchandage. Ici, à nouveau, Nietzsche récupère l'idée feuerbachienne d'une logique compensatoire de sacrifice .

De là ce portrait au vitriol que Nietzsche trace de Paul :

"La "Bonne-nouvelle" fut suivie sur les talons par *la pire de toutes* : celle annoncée par Paul. En l'apôtre Paul s'incarne le type opposé à celui du "messenger de bonne nouvelle" : le génie dans la haine, dans la haine visionnaire, dans la logique implacable de la haine. Que n'a-t-il pas sacrifié à la haine ce "Dysangéliste" ! En premier lieu, le Rédempteur : il l'a cloué sur *sa* croix. La vie, l'exemple, l'enseignement, la mort, le sens et la justification de tout l'Évangile, - il n'en resta plus rien lorsque ce faussaire par haine eut compris ce qui seul pouvait servir ses fins. *Pas* la réalité ! *Pas* la vérité historique!... Et, une fois de plus, l'instinct sacerdotal du Juif commit le même grand crime contre l'histoire... Ce que lui-même ne croyait pas, les

imbéciles parmi lesquels il répandait sa doctrine le crurent. - *Son* besoin à lui, c'était le pouvoir : en Paul, c'était encore le prêtre qui aspirait au pouvoir, - tout ce qu'il lui fallait, c'étaient des idées, des enseignements, des symboles grâce auxquels il pût tyranniser les masses, former des troupeaux..." (AC, p. 56-57, par. 42).

Paul, ce sinistre oiseau de malheur, falsificateur né, est l'homme de la haine contre la vie parce qu'il est celui qui a expliqué, et il a su trouver les mots pour en convaincre, rien ne se communiquant plus aisément que le mensonge du moins à ceux qui s'en repaissent, que le sens de la vie est dans la mort, et que la vie ne vaut pas d'être vécue pour elle-même, étant dans son coeur entachée de néant. Il a ainsi établi l'égalité des âmes par le bas, en les dévalorisant, en installant le démocratisme du vide, en faisant du règne de l'ignorance la forme par excellence de la pensée. Là est la clé du fameux péché originel. Quel est le crime de l'homme ? C'est d'avoir voulu connaître, et ainsi se faire l'égal de Dieu :

"On devine déjà ce qui, conformément à cette logique, a été mis au monde par elle : le "péché"... L'idée de faute et de châtement, tout "l'ordre moral universel" a été inventé pour *faire pièce* à la science - à la possibilité pour l'homme de se détacher du prêtre... *Il ne faut pas* que l'homme regarde au-dehors, il faut qu'il regarde en lui-même : *il ne faut pas* qu'il regarde au fond des choses avec l'intelligence circonspecte de celui qui veut s'instruire, il faut surtout qu'il ne voie rien du tout : il faut qu'il *souffre* ... Et il faut qu'il souffre de telle sorte qu'il ait à chaque instant besoin du prêtre ..." (AC, p. 66-67, par. 49)

Il faut que l'homme souffre, parce qu'il l'a mérité : et pour l'en persuader, le prêtre, car il est conforme à ses intérêts propres de le faire, doit subtilement l'amener à cette conversion du regard qui le détourne de la voie de la connaissance qui mène à la vérité, avec l'assurance qu'alors il n'y verra plus que du feu, il croira, contre toute raison et surtout contre lui-même. C'est donc bien sur un sentiment de culpabilité primordiale que s'appuie ce que Nietzsche dénonce comme étant le système judéo-chrétien, mais ce sentiment a lui-même sa source dans un gigantesque bobard : et ils ont marché ! *Im Anfang war die Tat* ! Tu parles, Paul ! Alors que, tout au contraire, le christianisme est la religion de l'impuissance, au point de vue de laquelle l'homme doit rester pour toujours bloqué dans son élan à vivre et à agir : et ainsi, au commencement seulement était l'action, comme si les possibilités de celle-ci avaient été épuisées d'un seul coup, ne laissant plus ouverte, et pour toujours, que la voie de l'inaction, et de la supplication qui en est le corrélat.

Une telle mystification ne pouvait aboutir qu'auprès de gens déjà prédisposés à en subir les effets : des corrompus, des malades, des deshérités de la vie, des déclassés, à qui celle-ci, comme on dit, n'avait pas fait de cadeaux, et qui avaient à se rattraper contre elle, ou du moins l'estimaient parce que leur point de vue était

complètement faussé. C'est là, dans la plus vile canaille, que la religion a trouvé son terrain d'expansion privilégié :

"La base du christianisme, c'est la *rancune* des malades, leur instinct dirigé *contre* les bien-portants, *contre* la santé. Tout ce qui est achevé, fier, exubérant, et avant tout la *beauté*, lui fait mal aux oreilles et aux yeux. Une fois de plus, je veux rappeler cette incomparable parole de Paul : "Ce qui est *faible*, ce qui est *vil* et *méprisé* aux yeux du monde, ce qui est *fou* aux yeux du monde, Dieu l'a choisi" (*Première Epître aux Corinthiens, I, 27-28-29. Le texte authentique, que Nietzsche cite approximativement, est le suivant : "Mais Dieu a choisi les moins sages selon le monde pour confondre les sages ; il a choisi les faibles selon le monde pour confondre les puissants. Il a choisi les plus vils et les plus méprisables pour détruire ce qu'il y avait de plus grand, afin que nul ne se glorifie devant lui"*) : voilà bien la formule clé : "*in hoc signo*"... la décadence a vaincu. Dieu mis en croix : ne comprend-on toujours pas la terrible pensée qu'implique ce symbole ? - Tous ceux qui souffrent, tous ceux qui sont crucifiés sont divins... Nous sommes tous crucifiés, par conséquent *nous* sommes divins... Nous seuls sommes divins... Le christianisme fut une victoire, et c'est une forme supérieure d'esprit aristocratique qui n'y survécut pas : - le christianisme a été le plus grand malheur que l'humanité ait connu jusqu'à présent..." (AC, par 51, p. 70)

La foi, avec le culte de la faiblesse qui la soutient, est une maladie, qui a fini par se propager à la plus grande partie de l'humanité. Et si la maladie a ainsi gagné, c'est parce qu'elle a su se faire désirer, se faire aimer : elle a séduit. Au fond de la tentative d'abaissement qui est le dernier mot du christianisme, il y a un répugnant hédonisme : le désir honteux de se satisfaire en se vautrant dans l'ordure des égouts, en se gavant de cochonneries, en se faisant mal par plaisir, en dérision de ce que peut être un véritable régime de vie : on sait que Nietzsche, pour qui c'était un problème quotidien, a fait du régime alimentaire un grand thème philosophique ; il est par excellence le penseur de l'oralité. Cette volonté permanente de salir, une réelle perversion, n'est pas seulement honteuse, elle est dangereuse, elle empoisonne de son remugle tout ce qu'elle touche :

"Comment peut-on laisser entre les mains des enfants et des femmes un livre qui contient cette abjecte parole : " A cause de l'impudicité, que chaque homme ait sa femme et chaque femme son mari : il vaut mieux se marier que brûler" (*Première Epître aux Corinthiens, VII, 2-9. Ici encore, Nietzsche cite librement. Le texte authentique est le suivant : "Pour ce qui regarde les choses dont vous m'avez écrit, je vous dirai qu'il est avantageux à l'homme de ne toucher aucune femme. Néanmoins, pour éviter la fornication, que chaque homme vive avec sa femme, et chaque femme avec son mari. Que*

le mari rende à la femme ce qu'il lui doit, et la femme ce qu'elle doit à son mari. Le corps de la femme n'est point en sa puissance, mais en celle du mari ; de même le corps du mari n'est point en sa puissance, mais en celle de la femme. Ne vous refusez point l'un à l'autre ce devoir, si ce n'est du consentement de l'un et de l'autre pour un temps, afin de vous exercer à l'oraison ; et ensuite vivez ensemble comme auparavant, de peur que le démon ne prenne sujet de votre incontinence pour vous tenter... Que s'ils sont trop faibles pour garder la continence, qu'ils se marient, car il vaut mieux se marier que de brûler". Cette concession du mariage comme un pis-aller, un moindre mal, est une vraie paroles de fin du monde, difficilement conciliable avec le précepte : "Croissez et multipliez") ? Et a-t-on le droit d'être chrétien aussi longtemps que la notion d' "immaculée conception" christianise la naissance de l'homme, c'est-à-dire la *macule* ?..." (AC, par 56, p. 77) .

Pour que des choses pareilles puissent être admises, ce qui suppose une corruption en profondeur de l'esprit, il a fallu une conspiration rampante, la conspiration dont Paul précisément a été le meneur:

"*C'est alors que survint saint Paul... Paul, la haine tchandala (dans le système hindou, le terme tchandala désigne la caste la plus basse) faite chair, faite génie, haine contre Rome, contre "le monde"; Paul, le Juif, l'éternel Juif errant par excellence !... Ce qu'il a pressenti, c'est comment, à l'aide du petit mouvement sectaire chrétien, détaché du judaïsme, on pouvait allumer un "incendie universel", comment par le symbole de "Dieu mis en Croix", on pouvait recueillir et regrouper en une immense force tout ce qui était réprimé, tout ce qui s'agitait dans l'ombre, et rassembler tout l'héritage des menées anarchistes dans l'Empire. "Le salut vient des Juifs" - Le christianisme, formule qui permet de surenchérir sur les cultes souterrains de toute sorte, ceux d'Osiris, de la Grande Mère, de Mithra, par exemple - tout en les absorbant tous : c'est dans cette idée que réside le génie de Paul. En cela, il avait un instinct si pur qu'il fit implacablement violence à la vérité, mettant dans la bouche - et pas seulement dans la bouche - du "Messie" de son invention, les représentations grâce auxquelles ces religions de tchandala exercent leur fascination, qu'il fit de lui quelque chose que même un prêtre de Mithra pouvait comprendre... Voilà ce que fut son chemin de Damas : il comprit qu'il avait besoin de la foi en l'immortalité pour dévaloriser le "monde", que la notion d'"enfer" finirait par conquérir Rome, et que, grâce à l' "au-delà", on peut tuer la vie... "Christianisme" et "nihilisme": cela rime - non sans raison" (AC, par 58, p. 83).*

Nietzsche a-t-il raison de faire de Paul la figure tutélaire du cléricisme et de voir en lui l'aboutissement de toute une lignée de cyniques contempteurs de la vie et de la vérité ? Si on lit attentivement *L'antéchrist*, on se rend compte que, sous l'énormité de l'attaque frontale contre le christianisme, ou plutôt contre le "judéo-christianisme", attaque que ses outrances mêmes fragilisent (en allant trop loin, comme la plupart des anticléricaux, Nietzsche donne souvent l'impression de faire du sur place, voire même de tourner en rond, comme enfermé dans ses obsessions), se cache peut-être une opération plus subtile, conduite au second degré, dont la cible effective serait, car là est bien l'adversaire auquel Nietzsche est toujours ramené en dernière instance, l'esprit allemand. C'est avec Luther (dans le paragraphe 68 d'*Aurore*, intitulé "Le premier chrétien", qui est consacré à Paul, "l'inventeur de la christianité", Nietzsche explique en particulier que le type psychologique de Paul, qu'il appelle aussi "le Pascal juif", est le même que celui de Luther : l'un et l'autre sont des agités, des insatisfaits, des violents, emportés par l'esprit de haine) et avec Kant, et leur représentation d'une foi intériorisée et de l'impératif catégorique, et c'est aussi avec Schopenhauer et Wagner, ces grands déçus de la vie à laquelle ils ont retiré leur confiance, que Nietzsche règle en fait ses comptes, de la manière un peu dont Paul lui-même avait eu à le faire avec ses coreligionnaires contre qui il lui avait fallu défendre l'intégrité d'une vision radicale des choses, d'une manière complètement nouvelle de considérer l'existence et ses problèmes, ce qui le rendait étranger dans sa propre patrie et faisait de lui potentiellement, un errant, un citoyen du monde, un "voyageur et son ombre".

Ce qui rend surprenante la démarche de Nietzsche, c'est que, avec la violence dont elle s'empare, à laquelle l'esprit de ressentiment n'est nullement étranger, elle mime à sa manière les attitudes qu'elle combat au moment même où elle entreprend de s'en démarquer. Nietzsche serait lui aussi, quoique sous une forme inversée, une bonne illustration de l'homme converti, que le soleil du grand midi a écrasé de son éclat visionnaire, ce qui l'a amené à entrer en lutte avec ses propres démons intérieurs, en dépouillant la peau du vieil homme et en rejetant l'héritage transmis par ses ascendants, judéité pour Paul, germanité pour Nietzsche. Après tout, le "chrétien", l'autre homme, tel que Paul l'avait projeté, n'était-il pas déjà une manière de surhomme, d'homme d'après les misères de l'homme ? Et la décision de couper les ponts, de rompre les amarres pour gagner le grand large, en se donnant les moyens d'une vie nouvelle, réellement digne d'être vécue, n'est-elle pas d'une certaine façon commune à Nietzsche et à Paul ? Avec sa revendication permanente de "santé", dans laquelle il n'est pas interdit de voir un avatar de l'idée de pureté, Nietzsche n'a-t-il pas réendossé le projet de sainteté dont Paul avait été l'infatigable propagateur ? L'antipathie que Nietzsche ne cesse de déclarer à l'égard de Paul n'est-elle pas celle qui, à l'intérieur d'une même famille, passe entre des frères ennemis ? Ne sont-ils pas en réalité trop proches pour ne pas se détester ? Enfin, question qui résume toutes les précédentes, la véritable vocation de Nietzsche n'est-elle pas de se faire lui-même le fondateur d'une religion nouvelle, ce pour quoi il lui faut faire place nette en liquidant le monde ancien ?

A la lumière de ces interrogations, on relit certaines pages de *L'Antéchrist* d'un regard quelque peu décillé, et on s'étonne par exemple que ses audaces débouchent sur une réhabilitation du système des castes hindoues, dont la version simplifiée que Nietzsche en propose ressemble surtout à la *République* de Platon avec sa petite élite de sages, son armée de valeureux combattants et sa piétaille de travailleurs incultes (AC, par. 57) ; on ne se satisfait pas non plus que la nostalgie de l'ancien paganisme conduise à revaloriser, dans un style pré-mussolinien, la mémoire de l'empire romain (AC, par. 58 et 59), comme si celui-ci n'était pas mort de ses propres contradictions ; et on ne s'amuse qu'un court instant de la provocation enfantine qui fait regretter à Nietzsche que César Borgia n'ait pas été pape, car il eût pu alors abolir le christianisme (AC, par 61). Bref, on se demande si le crépitement de toutes ces attaques contre le moralisme chrétien ne recouvre pas en fait le bruit d'un pétard mouillé. Nietzsche est le grand perdant de la plupart des combats qu'il a engagés, l'apôtre des causes perdues ; et, si on ne peut certainement pas soupçonner qu'il ait eu pour tactique d'attirer la sympathie en se faisant plaindre, car ce cynisme hypocrite n'est pas son style, on ne peut manquer d'être frappé finalement par la naïveté de ses options : une naïveté qui le rapprocherait peut-être de la figure de l'innocent Jésus telle qu'il l'a reconstituée pour faire pièce à ce vilain Paul dont il a fait, en même temps que son adversaire, son principal interlocuteur, en s'installant dans la position, davantage encore que celle de "l'Anté-Christ", de l'Anti-Paul ?.

Mais peu importe ici de savoir si Paul a été ou non en réalité le méchant homme, le grand mystificateur dont Nietzsche a retracé à sa manière le roman. Ce qui nous importe principalement, c'est de savoir quel type de rapport à l'action inaugure l'homme converti, et ceci jusque dans la figure très particulière que Nietzsche en propose sous la forme de sa dénégation, qui fait de lui l'homme converti en sens inverse, l'homme déculpabilisé, celui qui, ayant vécu la mort de Dieu, lui a survécu. Il y a un lecteur de Nietzsche qui a répondu à cette question avec une particulière netteté, c'est G. Bataille, qui, dans la préface de son *Sur Nietzsche*, écrit, en filigrane du thème de la souveraineté central à sa pensée :

"Je ne puis exister totalement qu'en dépassant le stade de l'action de quelque manière. Je serai sinon soldat, révolutionnaire professionnel, savant, pas "l'homme entier". L'état fragmentaire de l'homme est, au fond, la même chose que le choix d'un objet... Toute action fait d'un homme un être fragmentaire. Je ne puis maintenir en moi le caractère entier que refusant d'agir, tout au moins niant l'éminence du temps réservé à l'action." (G. Bataille, *Sur Nietzsche (Volonté de chance)*, Gallimard, 1945, p. 23)

L'homme entier, c'est l'homme que l'action, car, et c'est très important, même s'il doute des vertus de l'action il ne se refuse pas néanmoins à agir, ne satisfait pas parce qu'il ne peut se reconnaître en elle tout entier. Comment ne pas reconnaître ici l'attitude de Faust qui, lui aussi, a voulu être le premier homme déculpabilisé de

toute l'histoire, en s'employant, avec l'aide du diable, à faire de son insatisfaction même le gage de la pureté, de l'intégrité mystique de sa personne ? Irresponsable, refusant de donner un sens à ses actes, ce qui reviendrait à enfermer ceux-ci dans la prison du sens, il leur confère la valeur d'un pur commencement, - *Im Anfang war die Tat* -, c'est-à-dire d'un commencement ne conduisant à rien d'autre qu'à lui-même, d'un commencement sans fin. Un tel commencement n'a rien à voir avec un acte inaugural comme le parricide, acte finalement utile, dont Freud a fait le moment fondateur de toute la culture humaine.

Et Paul, le penseur, le philosophe de la culpabilité, de quel côté le situer ? N'est-il pas celui qui s'évertue à dire que, sur la faute, la faute de "l'acte", on ne peut rien construire que de fragmentaire ? Et, pour lui, l'homme souverain, l'homme réconcilié, n'est-il pas celui qui a remis entre les mains de Dieu toute sa disposition propre à agir, en renonçant à être jugé seulement pour ses oeuvres, en reconnaissant, au sens le plus fort de l'expression, qu'il ne fait pas ce qu'il veut ? L'homme converti est lui aussi un homme insatisfait, qui a compris que ses actes portent en eux la marque de l'inachèvement, ce par quoi ils appellent à vouloir toujours davantage: et l'esprit, cet au-delà, cette chose qui vient en plus, ne serait rien d'autre que ce mouvement de passage à la limite, de débordement, d'excès, irréductible à l'ordre stable de toute mesure donnée. L'esprit, l'insaisissable esprit, l'irrécupérable esprit, dont le véritable domaine est celui des arrière-pensées, est en effet issu de ce décalage entre l'intention et l'oeuvre qui empêche de les ajuster exactement l'un à l'autre.

Or Nietzsche dit-il autre chose ? Le paragraphe 32 de *Par delà le bien et le mal* (cité dans la traduction française de G. Blanquis, éd. Aubier/Montaigne, 1951, p. 81-83), où est reconstituée une généalogie de la pratique et des formes d'axiologie qui lui sont attachées, ramène celle-ci à trois étapes. La première, qui correspondrait à la préhistoire de l'humanité, représente une "période pré-morale" durant laquelle l'action était interprétée uniquement en fonction de ses résultats : "L'acte lui-même importait aussi peu que ses origines" ; seules comptaient ses conséquences, c'est-à-dire le fait qu'il soit ou non réussi, que le but recherché ait été ou non atteint. Alors, "l'impératif "Connais-toi" était encore inconnu" : l'action était sans sujet d'imputation, et était en conséquence évaluée comme n'importe quel processus naturel, en fonction de simples critères de fait. La "période morale" qui a mis fin à cette première époque est celle qui a introduit "un premier pas vers la connaissance de soi", ce qui a impliqué une complète inversion du système des valeurs : l'action a été en quelque sorte retournée vers ses origines, vers ses causes, c'est-à-dire les motivations de son sujet, celles-ci étant censées l'expliquer complètement. Comment ce retournement s'est-il opéré ? D'où est venu cet intérêt très peu pragmatique pour le sujet de l'action qui a fini par prévaloir sur la considération de ses résultats ? De façon à première vue surprenante, Nietzsche explique qu'il a dû y avoir là, au moins au départ, une manifestation de la recherche d'excellence, "effet lointain et inconscient des valeurs aristocratiques", ces valeurs dont il explique par ailleurs qu'elles sont les vraies valeurs de la vie, les seules

auxquelles on devrait sans réserve faire confiance. En ce sens, le développement de la conscience morale a été "un grand événement, un notable affinement du regard et du jugement", somme toute un progrès, en tout cas une incontestable avancée de l'humain par rapport à la bête brute. C'est donc la force de la vie qui a produit cette idée nouvelle, autre manière de dire que sa venue était à terme inéluctable. Mais il se trouve que cette idée, cela était-il inéluctable ?, s'est révélée aussi être un préjugé, "une nouvelle superstition, lourde de conséquences, une singulière étroitesse d'interprétation", qui a donné son fondement à ce qui s'est appelé ensuite la morale :

"On attribua l'origine d'un acte, au sens le plus strict du terme, à une intention, on s'accorda à penser que la valeur d'un acte résidait dans la valeur de son intention. L'intention constituait à elle seule l'origine et la préhistoire de l'action ; c'est en vertu de ce préjugé que l'on a jusqu'à ces tout derniers temps décerné la louange ou le blâme, prononcé des verdicts et même philosophé."

On a philosophé en opérant la conversion des jugements de fait en jugements de droit, ce qui a conduit à les charger d'une signification tendanciellement absolue : là est précisément le trait distinctif de l'intentionnalité, qui la soustrait à la relativité des enchaînements réels pour la déporter du côté de l'inconditionné. Ainsi se sont formés les mirages de la volonté pure, comme si le propre de la volonté n'était pas d'être toujours impure, c'est-à-dire obligée de transiger avec les conditions de sa réalisation et de s'effacer en tant que volonté intentionnelle pour devenir volonté effective, c'est-à-dire plus ou moins effectuée, dans les faits. Mais, c'est là que Nietzsche veut en venir, le temps est venu de se déprendre de cette illusion qui, étant allée jusqu'au bout de son programme, apparaît à présent pour ce qu'elle est, précisément un préjugé, une construction qui s'est surajoutée au jaillissement de la vie et est devenue pour elle une entrave :

"Mais ne devrions-nous pas aujourd'hui sentir enfin la nécessité de procéder à un bouleversement radical des valeurs grâce à un nouveau retour sur nous-mêmes, à un approfondissement nouveau de l'homme ? Ne sommes-nous pas arrivés au seuil d'une nouvelle période que l'on pourrait, négativement d'abord, qualifier d'*extra-morale*, puisque chez nous au moins, immoralistes, on commence à soupçonner que la valeur décisive d'un acte réside justement dans ce qu'il a de *non intentionnel*, et que tout ce qu'il a d'intentionnel, tout ce qui peut en être vu ou su, tout ce qu'il a de conscient, fait encore partie de sa surface et de son épiderme, lequel, comme tout épiderme, trahit quelque chose, mais dissimule plus encore. Bref, nous voyons que l'intention n'est qu'un signe et un symptôme qui a besoin d'abord d'être interprété, un signe qui est chargé de trop de significations pour en avoir une à lui seul. Nous croyons que la morale, telle qu'on l'a jusqu'à présent conçue, la morale des intentions, a été un préjugé, un

jugement hâtif et provisoire à mettre peut-être au rang de l'astrologie et de l'alchimie, une chose en tout cas qui devra être dépassée. Le dépassement de la morale (*die Überwindung der Moral*), et en un sens la victoire de la morale sur elle-même, tel pourrait être le nom ce long travail secret qui est réservé aux consciences les plus subtiles, les plus probes, et aussi les plus malignes d'aujourd'hui, ces vivantes pierres de touche de l'âme".

En quels termes Nietzsche, en véritable voyant, annonce-t-il la venue inéluctable de la troisième étape du développement de ce qu'il faut bien appeler la conscience morale, passage auquel il prête l'allure d'une véritable conversion, d'un "bouleversement radical des valeurs" ? Il la présente comme une "victoire de la morale sur elle-même", on serait presque tenté de traduire "une victoire de l'homme sur lui-même". C'est pourquoi il ne faut pas se tromper sur la signification des termes "extra-morale", "immoralisme" : ils caractérisent "d'abord négativement" le premier bord d'une rupture qui, lorsqu'elle aura laissé derrière elle ce qu'elle rejette, devra aussi se définir positivement. Sans doute est-il prématuré d'esquisser ce que pourra être... la nouvelle morale. Car la conversion envisagée ne fait pas du tout sortir de la morale, mais elle fait rentrer plus profondément encore au cœur de l'exigence dont originellement elle est issue. Il s'agit en quelque sorte de refaire en bien, en revenant à la source des valeurs aristocratiques qui ont été à un certain moment détournées de leur cours, ce qui a été fait en mal, lorsque le "connais-toi" a revêtu la forme d'un préjugé alors qu'en fait, pris à son origine, il tendait dans un tout autre sens. Alors, que préconise Nietzsche ? Il le déclare en propres termes : "Un nouveau retour sur nous-mêmes, un approfondissement nouveau de l'homme". Il s'agit de fouiller sous la peau des intentions, pour trouver la vraie force qu'elles traduisent en la masquant, du moins en la réduisant. C'est comme s'il n'était plus permis d'en rester aux intentions : mais il faut rechercher, en arrière d'elles, l'intention des intentions. Le surhomme, c'est ainsi celui qui a trouvé le moyen d'être homme davantage encore, d'être un plus-homme, donc d'aller plus loin dans la tentative d'un approfondissement de son être, en poursuivant obstinément la recherche d'un au-delà de l'homme, manifestement sous l'impulsion donnée par un désir de transcendance. Le surhomme, c'est l'homme devenu à lui-même son propre dieu, et ainsi rendu à soi, suivant le modèle d'un retour aux sources dont la logique était déjà celle du naturalisme feuerbachien. Nietzsche, ce grand humaniste, pour qui, la fin de l'homme, c'est encore et toujours l'homme, encore et toujours plus d'homme, d'homme ayant rejoint la vérité de l'homme dont il avait été séparé artificiellement ! Cela, Heidegger l'avait vu : la formule "Dieu est mort", qui en apparence rend l'homme à lui-même, pourrait bien être le dernier mot du cléricisme : le dernier mot d'un cléricisme qui déclare en lui son épuisement, et néanmoins cherche en même temps à se survivre en produisant le fantasme d'une dernière création mythologique, - l'homme, ce dernier dieu en date. Et ainsi l'Anté-Christ, à la suite de ce Faust que le diable avait tenté et qu'obnubilait la formule *Im Anfang war die Tat* à laquelle il prêtait des vertus magiques, pourrait bien être l'ultime avatar,

avatar paradoxal sans doute, de l'esprit missionnaire de Paul: une dernière figure, la dernière en date tout au moins, de l'homme converti.

Copyright Pierre Macherey